

Stanislas Baranczak

Témoignage authentique  
Ces hommes si puissants  
Ces paroles  
Oui, cela a tenu à peu de chose

traduit du polonais  
par  
J. Donguy et M. Maslowski

## TÉMOIGNAGE AUTHENTIQUE

*A Danuta et Adam Zagajewski*

Dans quelque quarante ans, lorsque nous serons déjà  
tous morts,  
on se rendra compte (à la surprise générale) que  
le temps où a vécu cette génération n'a pas été  
une ère florissante pour les journaux intimes :  
bien qu'en apparence ce phénomène aurait dû être favorisé par  
l'expérience que tous avaient  
de la solitude, bizarrement les journaux intimes n'arrivaient  
pas à terme, ces embryons  
intimes conçus de la fécondation du cerveau par la réalité  
(ou peut-être le contraire), on les tuait avant leur naissance  
dans le sein  
étroit de nos appartements de coopérative  
où toutes les nuits nous faisions sursauter dans nos rêves  
le claquement de la porte de l'ascenseur ou un bruit de pas  
dans l'escalier ;  
elles ne nous rassuraient en rien les explications de nos femmes  
disant que c'était seulement le voisin qui rentrait du dancing.  
Oui, notre génération vivait dans la peur  
et c'est peut-être même  
préférable qu'il ne reste pas après elle de ces journaux  
qui de toute façon seraient inutilisables  
à cause de l'absence de noms propres et de réflexions  
personnelles,  
limités qu'ils auraient été à des notations  
sur le temps qu'il faisait  
et sur le fait qu'actuellement tout allait bien, ceci d'une manière  
immuable,  
au cas où.

## CES HOMMES SI PUISSANTS

Ces hommes si puissants que les cameramen accroupis  
montrent toujours un peu par en-dessous, soulevant  
leur pied lourd pour m'écraser, non, pour monter  
sur la passerelle de l'avion, levant la main  
sur moi, non, pour saluer les foules  
qui agitent des petits drapeaux avec docilité, ces hommes qui  
signent  
ma condamnation à mort, non, seulement un contrat  
commercial séché aussitôt avec un porte-buvard  
empressé,

ces hommes si courageux, restant debout dans les voitures  
découvertes avec le front si haut par rapport à la foule, visitant  
si courageusement le front des travaux pour les récoltes, comme  
si en posant les pieds dans les sillons ils pénétraient dans une  
tranchée,

ces hommes à la main dure, capables de taper sur le pupitre  
de la tribune et de taper sur l'épaule  
des gens courbés pour saluer, épinglés un instant auparavant  
avec une décoration à leur costume noir,

toujours  
tu avais tellement peur d'eux  
tu étais si petit  
face à eux, placés toujours plus haut  
que toi sur les marches des escaliers, sur les tribunes officielles,  
et pourtant il suffit ne serait-ce que pour un moment  
d'arrêter d'avoir peur, disons :  
commencer à avoir peur un peu moins  
pour se rendre compte que c'est justement eux,  
que c'est eux qui ont le plus peur

## CES PAROLES

Ces paroles dans les tribunes politiques et celles dans les parloirs  
des prisons,  
celles, cousues du fil blanc de la voix  
sur le sac bleu marine des costumes, et  
ces autres dépouillées de leur bleu de travail, mises à nu  
face à l'insulte personnelle de la perquisition;  
celles usées pour les avoir entendues trop souvent, et ces autres,  
qu'on se rappelle difficilement après les visites toujours trop  
rares; ces paroles, qui se laissent  
facilement filtrer par la passoire des micros,  
et ces autres, qui doivent franchir le grillage des parloirs  
avec une difficulté beaucoup plus grande; celles  
proclamées avec une impudence que rien n'arrête, et ces autres  
prononcées tout bas avec crainte, comme si on avait honte, en  
présence du gardien  
qui vous écoute; celles prononcées droit  
dans l'œil sec des caméras, et ces autres qui font que, quand on  
les prononce,  
on baisse les yeux, car il est difficile de regarder en face une  
femme qui pleure;  
ces paroles entrecoupées dans les salles de réunion  
par des tonnerres d'applaudissements qui sont longs à s'apaiser  
et ces autres dans les parloirs interrompues  
par l'intervention de l'horloge vigilante; ces paroles,  
celles des discours trop longs et des conversations trop brèves,  
appartiennent — je sais que c'est inconcevable —  
à une seule et même langue

## OUI, CELA A TENU A PEU DE CHOSE

A Adam Michnick

Oui, cela a tenu à peu de chose : j'aurais pu  
tout simplement comme les autres lever le bras pour le vote  
tout simplement comme les autres le laisser retomber —  
pour qu'en même temps le coude lourd  
s'enracine dans les tapis verts des tables des praesidiums,  
et dans les cuirs couvrant les sièges où l'on s'enfonce  
des limousines noires, dans les pupitres  
vernissés des tribunes, dans la blancheur des nappes  
de banquets;

j'aurais pu lever le bras. Mais non.  
Esprit critique trop développé? Manque de souplesse?  
A franchement parler, un simple moment de doute :  
une peur panique à l'idée que peut-être je ne pourrais  
plus du tout laisser retomber le bras, que  
la main levée sera transpercée par des crochets  
de boucherie de ce ciel que nous aimons imaginer  
avec une triste ironie comme  
un magasin de viandes vide, où parfois seulement  
la marchandise apparaît sous la forme  
de carcasses d'âmes.

\* Stanislas Baranczak est né en 46 à Poznan — 1<sup>er</sup> volume en 68 : *Épreuves corrigées du visage*. Critique littéraire, traducteur, directeur du théâtre étudiant « Le théâtre du 8<sup>e</sup> jour ». A partir de 70 travaille à l'Institut de philologie polonaise à Poznan dont il est bientôt exclu